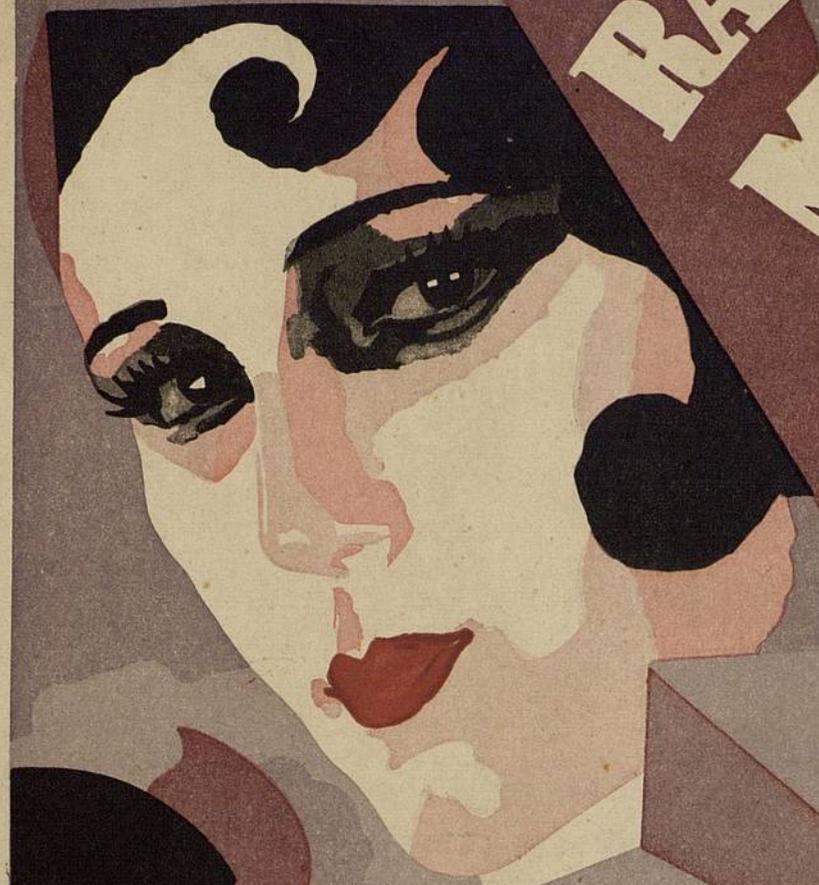


RAQUETTE
MÉRIMÉE



Clain
Cuny

PRODUCTION DES
"FILMS ALBATROS"



de Jacques Feylder
d'après le roman de PROSPER MÉRIMÉE
avec LOUIS LERCH, VICTOR VINA et
GASTON MODOT

1926

A ma Rosay

Feyder



Lorsque j'étais Carmen...
Raquel Meller



M. JACQUES FEYDER
le Réalisateur du Film



M. ALEXANDRE KAMENKA
Directeur Artistique des Films ALBATROS

« CARMEN »

Une des productions les plus considérables qui aient jamais été réalisées en France, tant par l'importance du film que par sa valeur artistique, a été tournée dans les sites mêmes décrits par Prosper Mérimée, à Séville, à Ronda,



Voici, aux arènes de Ronda, RAQUEL MELLER, qui, au cours d'une pause bien gagnée, s'entraîne au sport des toreros ; c'est GASTON MODOT qui lui donne la réplique.

dans les endroits les plus pittoresques de cette Andalousie magnifique, terre de passion, ciel de rêve. Les prises de vues n'ont pas duré moins de huit mois, au cours desquels 100.000 mètres de négatif furent tournés.

LA SOCIÉTÉ DES FILMS ALBATROS

présente

RAQUEL MELLER

dans

CARMEN

d'après la nouvelle pièce de Prosper MÉRIMÉE

Film réalisé par Jacques FEYDER

avec Louis LERCH

•• Victor VINA ••

Jean MURAT - Charles BARROIS

et Gaston MODOT

Partition originale de Ernesto HALLFTER ESCRICHE

■ • ■ • ■ • ■

DISTRIBUTION

CARMEN	RAQUEL MELLER
DON JOSÉ.. ..	Louis LERCH
Le Dancaire.. ..	Victor VINA
Le Lieutenant	Jean MURAT
Lillas Pastia.. ..	Charles BARROIS
Le picador Lucas	GUERRERO DE XANDOVAL
Le Colonel	Raymond GUÉRIN-CATELAIN
Ramendado	Pedro de HIDALGO
Un contrebandier	Georges LAMPIN
L'officier anglais	ROY WOOD
La mère de Don José.. ..	André CANTI

et

Garcia dit "Le Borgne" Gaston MODOT

Costumes de la Maison
SOUPLET d'après les
- maquettes de -
V. SCHOUKHAEFF

■ ■

RAQUEL MELLER
- est habillée par -
Jeanne LANVIN

Opérateurs :

Maurice DESFASSIAUX
et Paul PARGUEL

■ ■ ■

Décorateur : MEERSON

Le roman de Prosper MÉRIMÉE est édité par CALMANN-LÉVY (Illustrations tirées du Film)

Les Films ARMOR, Concessionnaires pour la France et les Colonies

12, Rue Gaillon - PARIS

Téléphone : CENTRAL 84-37

CARMEN

d'après la Nouvelle de PROSPER MÉRIMÉE

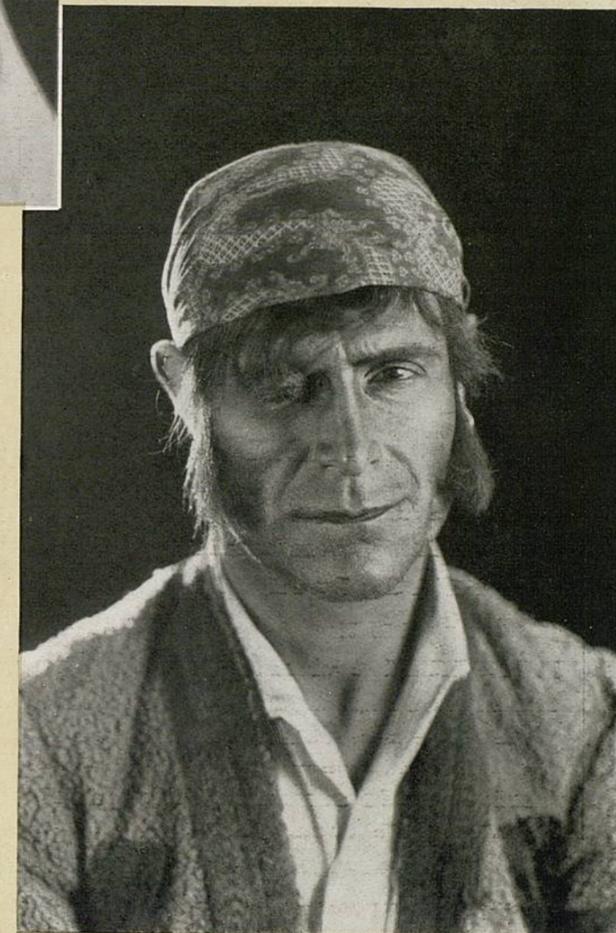
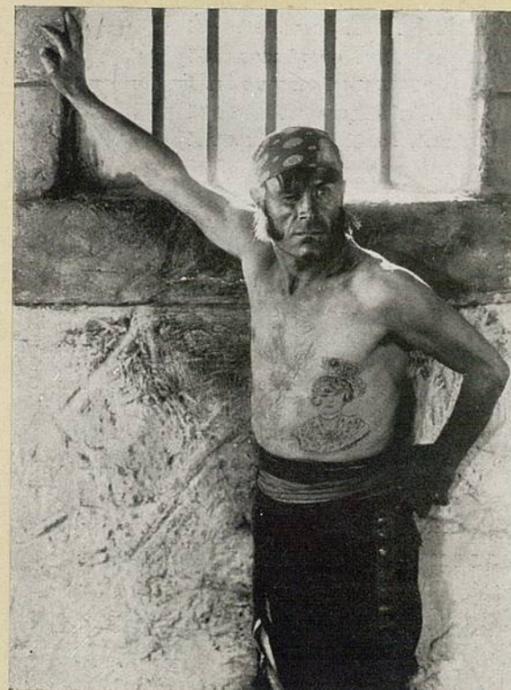
Sur le versant des collines navarraises, dans la vallée de Batzan, un homme s'enfuit ; jeune, grand, et beau : un basque aux cheveux clairs, au regard doux. Un instant, le fugitif s'arrête, et regarde, en bas, dans la vallée, où se pressent, comme les brebis autour du pâtre, les maisons autour du clocher d'Elizondo. Puis il reprend sa course, à travers les fougères, et le voilà bientôt disparu.

A la nuit tombée, furtif, il gagnera la maisonnette où une vieille mère, déjà, s'inquiète de son retard. Et, à genoux la tête sur le sein maternel, il contera le drame : une partie de pelote... une dispute... une bataille... un malheureux coup de maquila... Don José Lizzarabengoa a tué un homme. Il faut partir, quitter le pays, échapper aux recherches. En hâte, la vieille, dans un châle, noue quelques hardes, serre quelques pièces. Une dernière fois, le fils et la mère s'étreignent, et José disparaît, dans l'ombre, sur le chemin de l'inconnu.



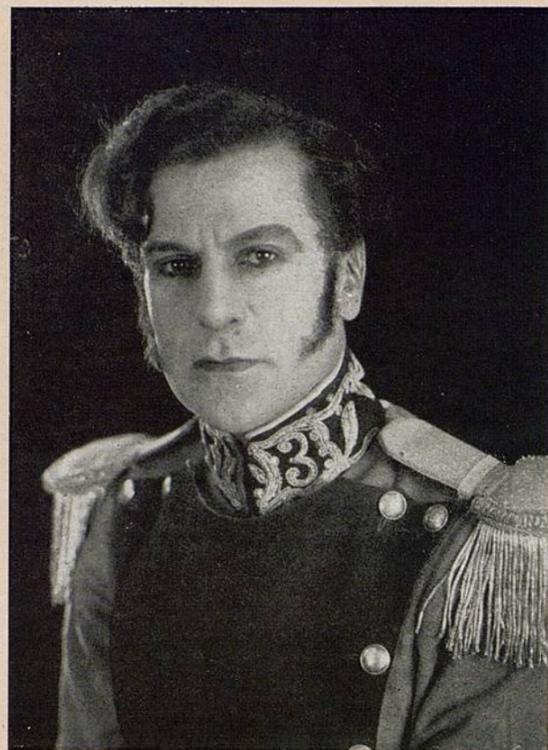
LOUIS LERCH
dans le rôle de Don José

GASTON MODOT
dans le rôle de Garcia, dit "Le Borgne"

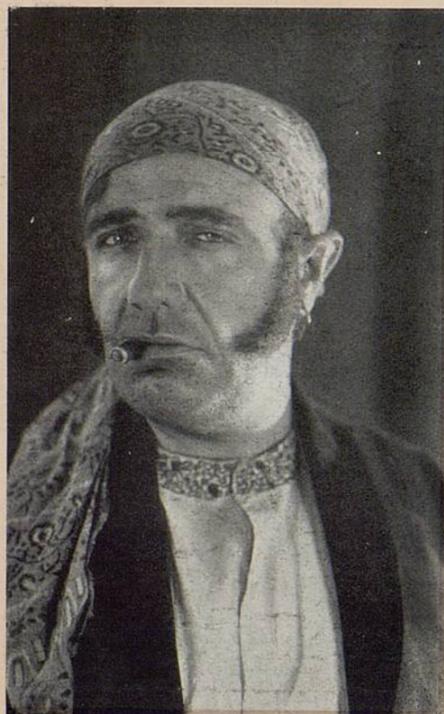




VICTOR VINA
dans le rôle du Dancaïre.



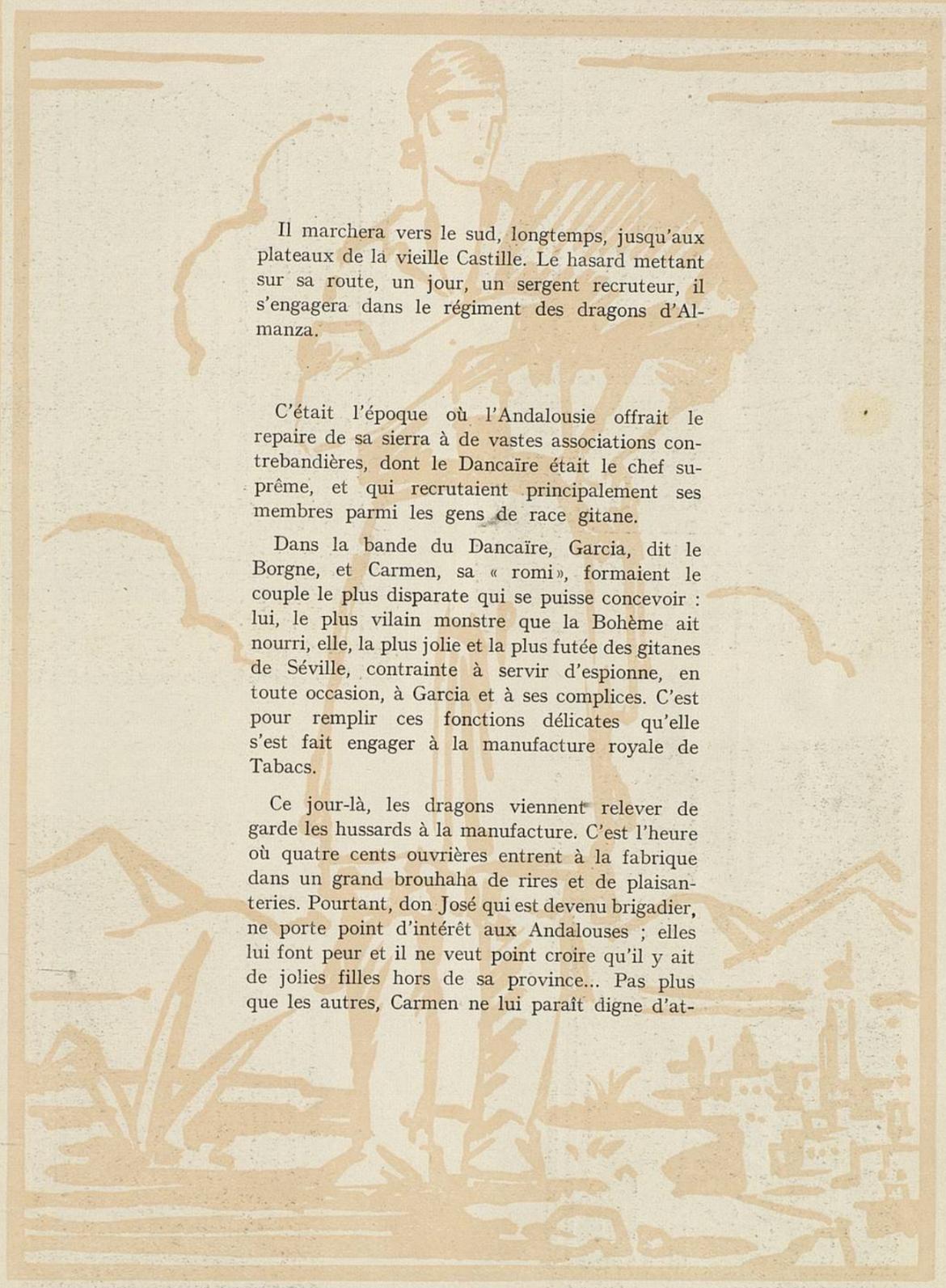
JEAN MURAT
dans le rôle de l'Officier Espagnol



CHARLES BARROIS
dans le rôle de Lillas Pastia



Guerrero de XANDOVAL
dans le rôle du Picador Lucas



Il marchera vers le sud, longtemps, jusqu'aux plateaux de la vieille Castille. Le hasard mettant sur sa route, un jour, un sergent recruteur, il s'engagera dans le régiment des dragons d'Almanza.

C'était l'époque où l'Andalousie offrait le repaire de sa sierra à de vastes associations contrebandières, dont le Dancaïre était le chef suprême, et qui recrutaient principalement ses membres parmi les gens de race gitane.

Dans la bande du Dancaïre, Garcia, dit le Borgne, et Carmen, sa « romi », formaient le couple le plus disparate qui se puisse concevoir : lui, le plus vilain monstre que la Bohème ait nourri, elle, la plus jolie et la plus futée des gitanes de Séville, contrainte à servir d'espionne, en toute occasion, à Garcia et à ses complices. C'est pour remplir ces fonctions délicates qu'elle s'est fait engager à la manufacture royale de Tabacs.

Ce jour-là, les dragons viennent relever de garde les hussards à la manufacture. C'est l'heure où quatre cents ouvrières entrent à la fabrique dans un grand brouhaha de rires et de plaisanteries. Pourtant, don José qui est devenu brigadier, ne porte point d'intérêt aux Andalouses ; elles lui font peur et il ne veut point croire qu'il y ait de jolies filles hors de sa province... Pas plus que les autres, Carmen ne lui paraît digne d'at-

tention, tandis qu'elle passe devant lui, pour retourner au travail. Il devait, — hélas ! — quelques instants plus tard, et malgré lui, faire plus ample connaissance avec la gitane...

Carmen se trouvait ce jour-là, en veine de moquerie. A peine s'était-elle mise à l'ouvrage qu'elle s'en prenait à l'une de ses compagnes, et ce fut le début d'une belle bagarre. L'autre, sûre de soi, voulut corriger l'insolente. Mais la Carmencita n'était pas fille à capituler d'emblée. Elle rendit coup pour coup, et si bien que l'adversaire, en piteux état, finit par crouler à terre au milieu de l'émotion générale. On crie « au meurtre », et l'une des femmes court prévenir le poste. Le cas est grave : l'officier de garde dépêche deux hommes et un brigadier, pour s'emparer de la coupable et la conduire en prison. C'est à don José qu'échoit la mission de commander la corvée...

On chemine. La bohémienne garde le silence jusqu'à ce que le cortège se soit engagé dans la rue du Serpent, qui mérite bien son nom par les détours qu'elle fait. Alors, elle persuade don José de la laisser s'échapper. Elle est si jolie qu'il se laisse émouvoir. Au premier tournant elle se dégage brusquement : la ruelle est encombrée par les étalages des marchandes de légumes, et la clientèle des commères du quartier protège sa fuite en fermant le passage aux soldats qui tentent en vain de rejoindre Carmen. La ruelle

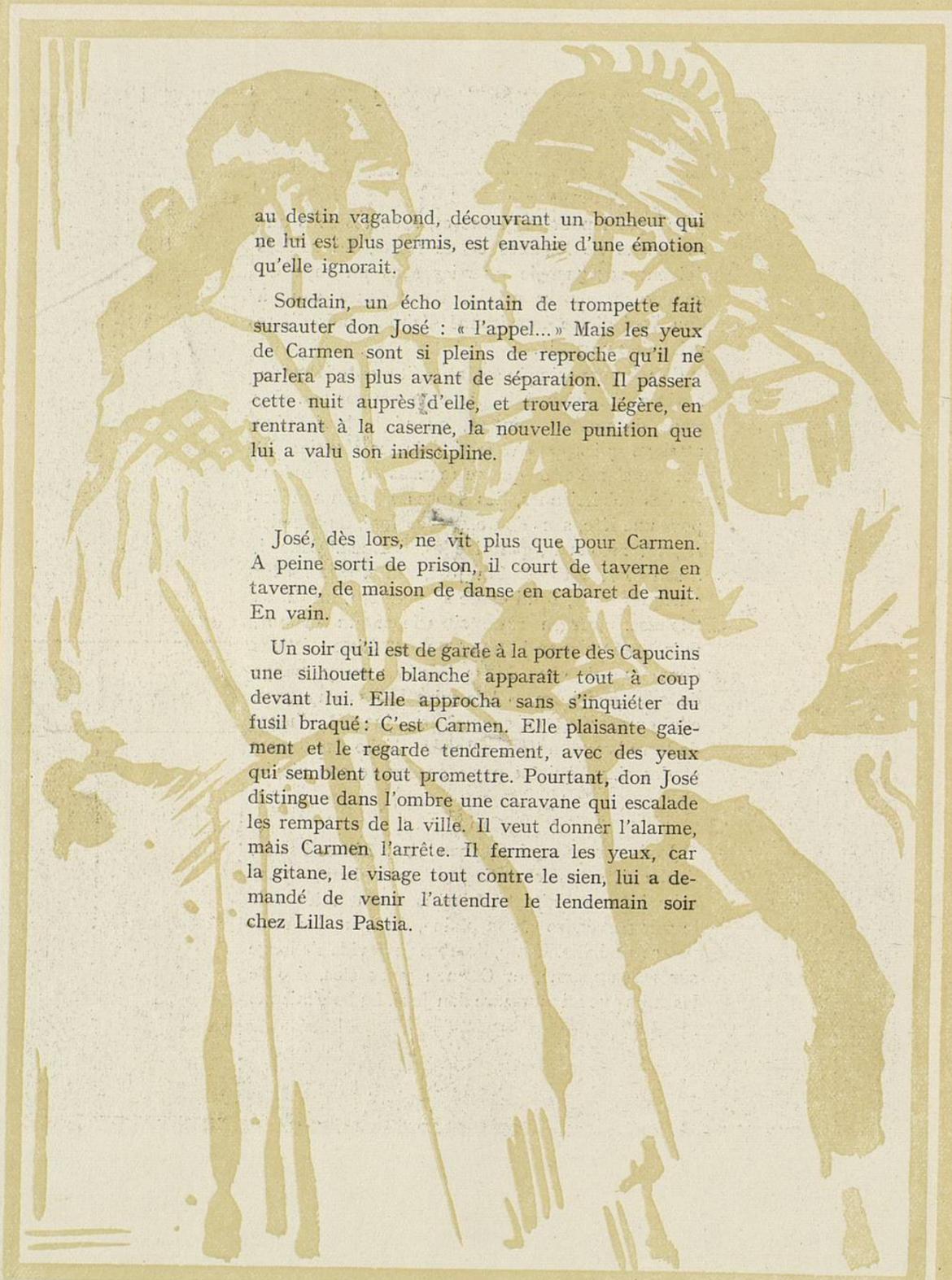




prend parti pour la gitane et, accablés sous une avalanche de légumes et de fruits, les soldats doivent regagner le quartier sans un reçu du gouverneur de la prison. Cette faute vaut à don José d'être emprisonné d'abord, puis d'être privé de son grade.

C'est comme simple soldat qu'il monte la garde, après sa punition, à la porte de son colonel. Il y roule de mornes pensées, quand le bruit d'un attelage qui approche le tire de ses rêveries. La voiture s'arrête, et quatre femmes en descendent — des bohémiennes, des danseuses, commandées pour une fête, sans doute... — et José, du premier regard, reconnaît, parmi elles, Carmen. Celle-ci, à son tour, aperçoit don José, l'interpelle : « En quelques mots, il lui conte sa punition, lui dit sa tristesse. Carmen reste silencieuse un instant, puis, avec un regard auquel nul ne résiste : « Viens donc un soir chez Lillas Pastia : on y mange de la bonne friture... » A la suite de ses compagnes, elle entre chez le colonel, et, jusqu'à l'heure de la relève, don José entendra l'écho des danses et des rires, qui lui parle encore de son aimée.

José a rencontré Carmen chez Lillas Pastia, l'aubergiste-contrebandier, et tous deux, ayant acheté force fruits et friandises sont allés voir le soir descendre sur la plaine, du haut des remparts de Séville. Lente, l'ombre de la ville s'allonge sur la campagne, et Carmen yeux clos, écoute les mots que lui murmure don José. La bohémienne



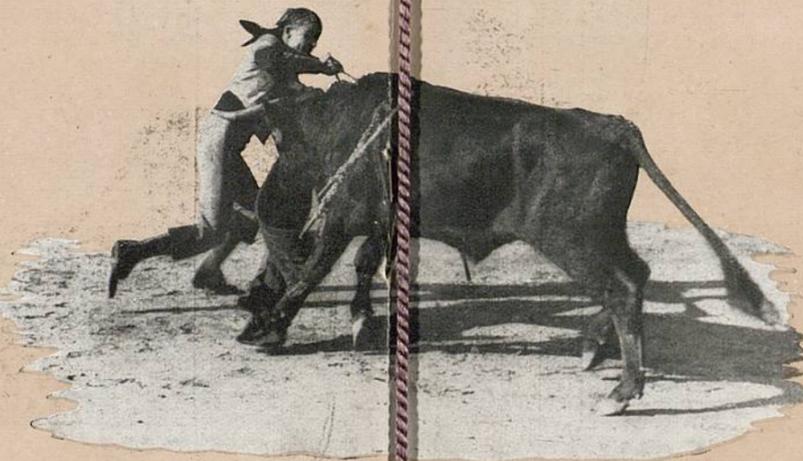
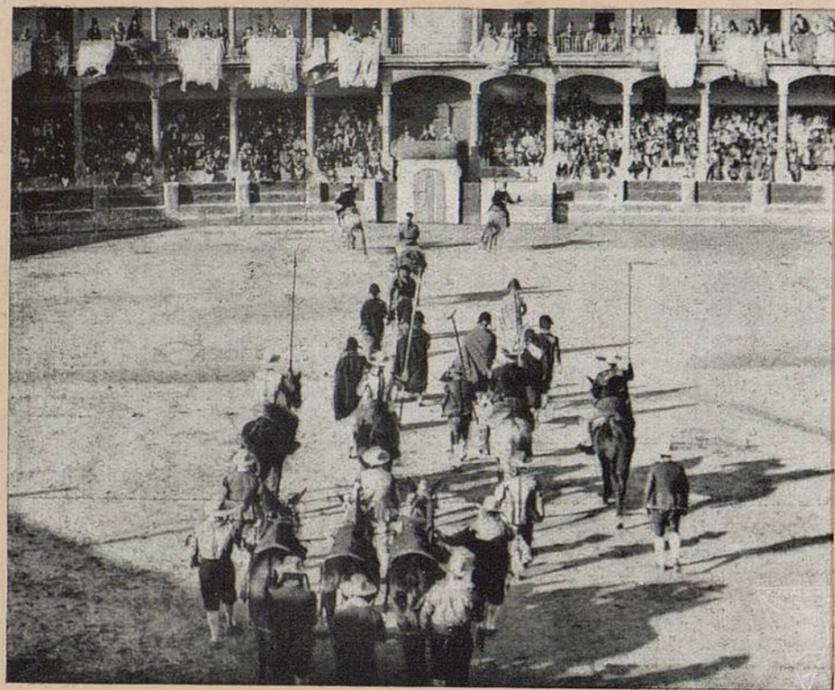
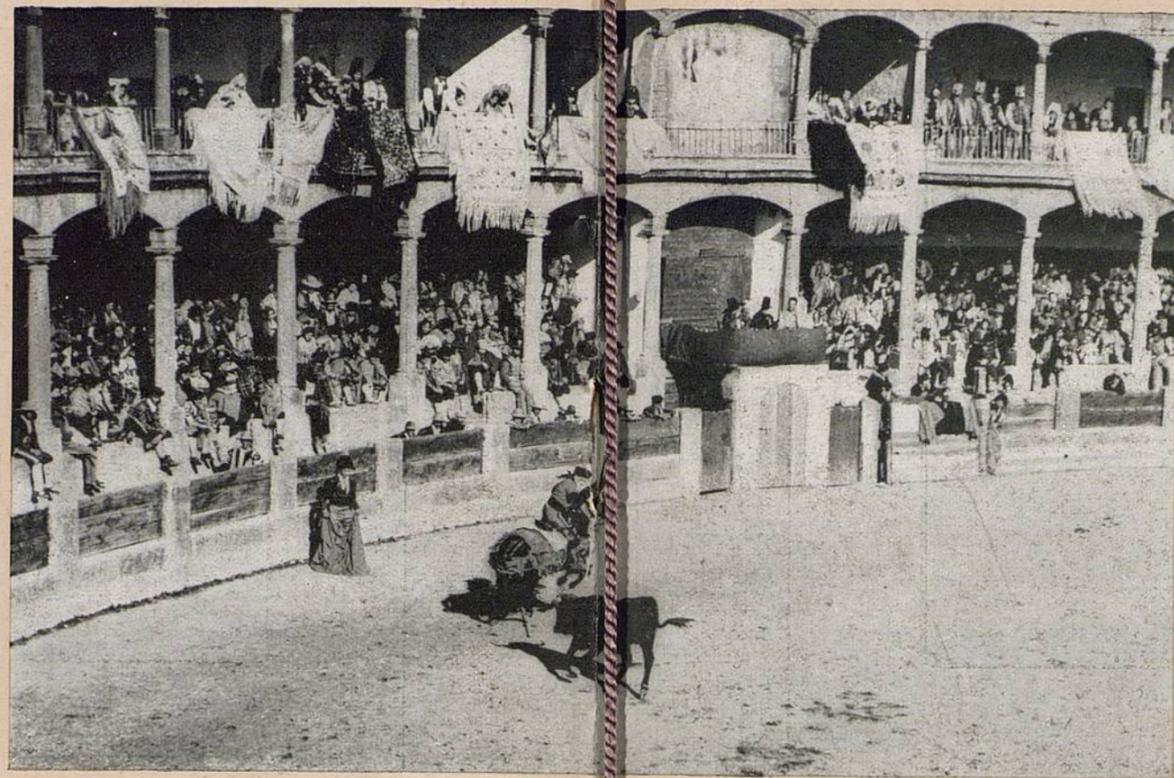
au destin vagabond, découvrant un bonheur qui ne lui est plus permis, est envahie d'une émotion qu'elle ignorait.

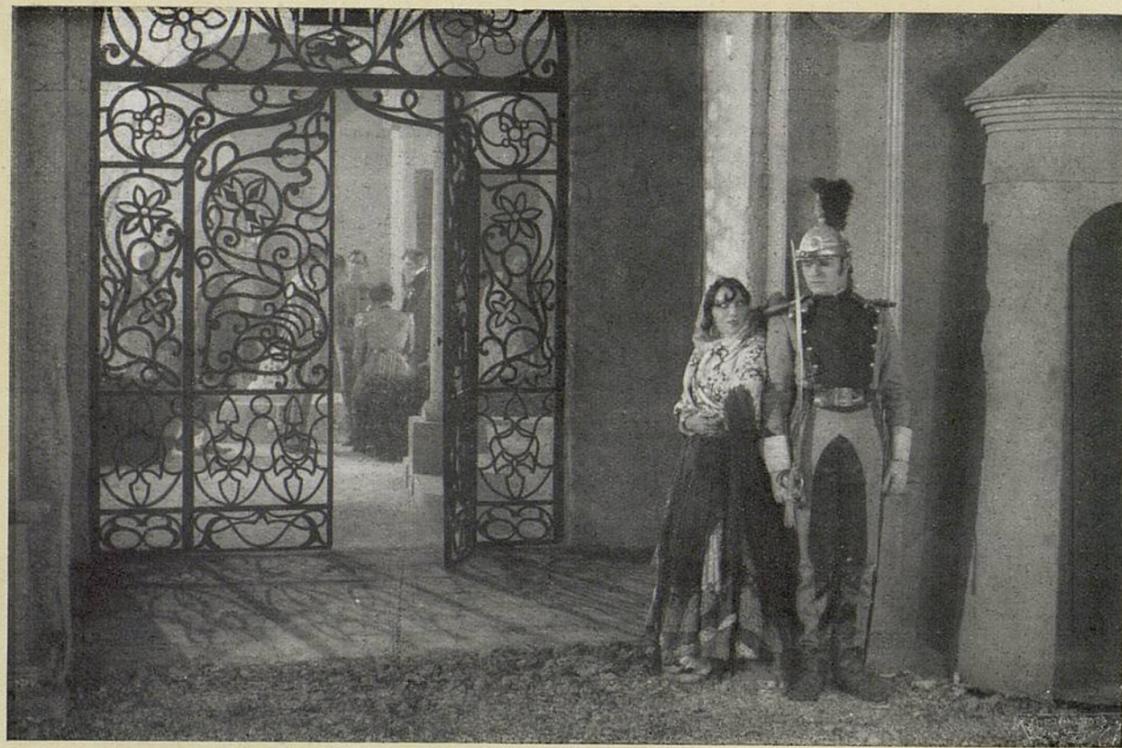
Soudain, un écho lointain de trompette fait sursauter don José : « l'appel... » Mais les yeux de Carmen sont si pleins de reproche qu'il ne parlera pas plus avant de séparation. Il passera cette nuit auprès d'elle, et trouvera légère, en rentrant à la caserne, la nouvelle punition que lui a valu son indiscipline.

José, dès lors, ne vit plus que pour Carmen. A peine sorti de prison, il court de taverne en taverne, de maison de danse en cabaret de nuit. En vain.

Un soir qu'il est de garde à la porte des Capucins une silhouette blanche apparaît tout à coup devant lui. Elle approcha sans s'inquiéter du fusil braqué : C'est Carmen. Elle plaisante gaie-ment et le regarde tendrement, avec des yeux qui semblent tout promettre. Pourtant, don José distingue dans l'ombre une caravane qui escalade les remparts de la ville. Il veut donner l'alarme, mais Carmen l'arrête. Il fermera les yeux, car la gitane, le visage tout contre le sien, lui a demandé de venir l'attendre le lendemain soir chez Lillas Pastia.







Cependant, le lendemain, la gitane, depuis longtemps, a oublié l'heure du rendez-vous, en compagnie d'un officier du régiment même où sert don José. De cabaret en cabaret, la belle et l'officier arrivent devant l'auberge de Lillas Pastia. Un souvenir, brusquement, monte à la tête de Carmen : « ... don José ! ». A tout prix, il faut éviter, s'il est là, qu'il ne rencontre son officier : elle entre, et, du premier coup d'œil, aperçoit José qui s'est levé, et la regarde venir, à la fois mécontent du retard de Carmen et satisfait de son retour. La gitane se précipite vers lui : « Va-t'en ! ton officier est là, derrière moi ! » Mais José, immobile, fronçant le sourcil, manifeste, par toute son attitude, son intention de ne pas céder la place à un rival. En vain, Lillas tente de lui faire entendre raison : l'officier, à peine, vient d'entrer que, déjà, José a la main, sur la poignée de son sabre, et son regard chargé de dépit ne s'abaisse pas devant le regard de l'autre. Un bref silence... un ordre... un geste, et le feu est aux poudres : les deux hommes ont dégainé, et s'élancent l'un contre l'autre. Affolée, impuissante, la gitane assiste à ce combat furieux. Tables et chaises, brocs et gobelets roulent pêle-mêle, les lames font jaillir des éclairs. Un gémissement sourd : c'est José qui vient d'être atteint au front, et le sang, lentement, ruisselle sur son visage. Carmen souffle la lampe et le combat se poursuit au clair de lune. José se défend, plus fougueux, plus furieux encore, et, sur une faute de son adversaire, il frappe, de toutes ses forces réunies...

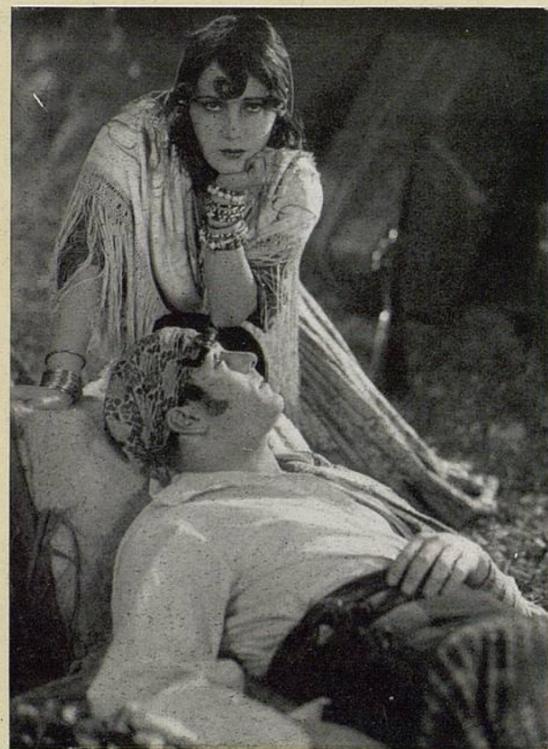
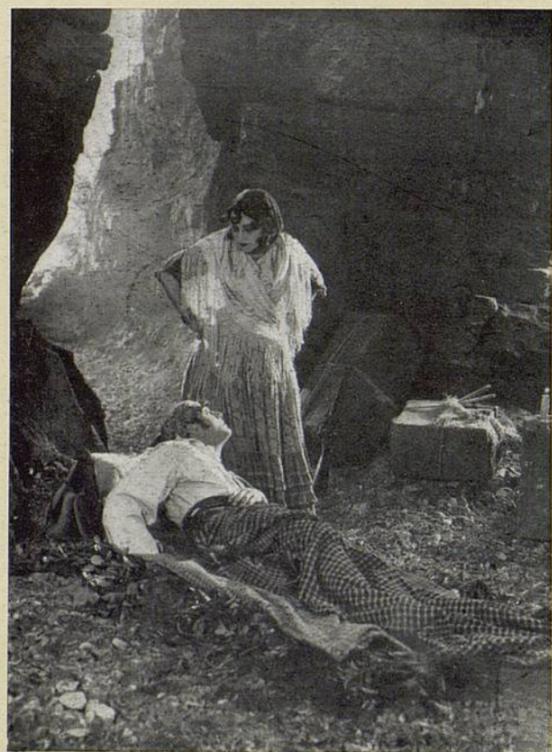
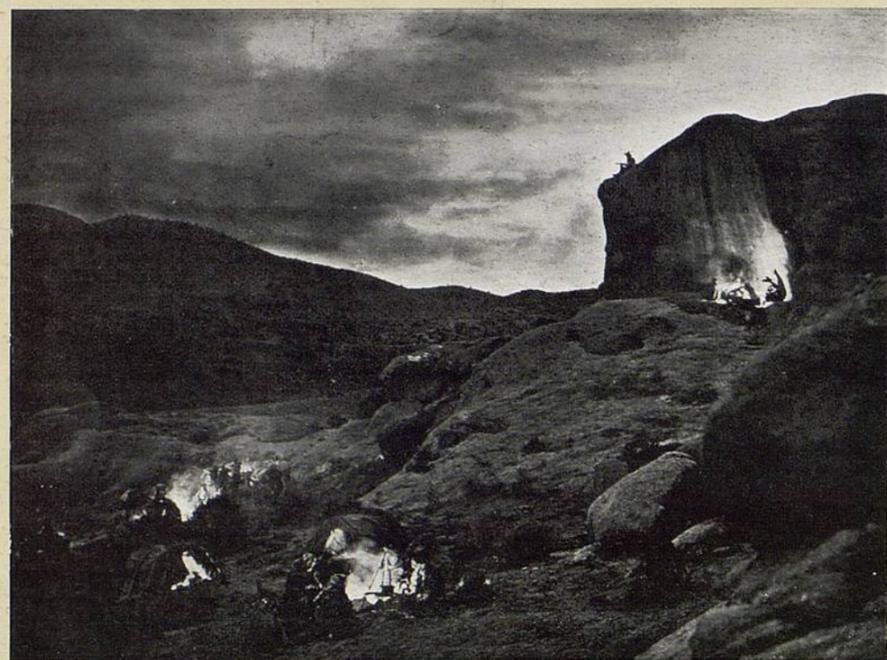
Le crâne ouvert, l'officier s'effondre. José à bout de forces, s'appuyant aux murs, tombant et se relevant dix fois, tente de fuir le lieu de son crime, et finit par s'écrouler évanoui dans une ruelle déserte. Mais Carmen est sur sa trace ; elle le rejoint, le relève, le traîne jusqu'à la masure d'une vieille gitane où elle le cache et le soigne durant de longs jours.

Carmen a soigné José de tout son cœur et de toute son adresse, et José, maintenant est rétabli. Elle l'a persuadé de fuir la justice des hommes en se cachant dans la montagne. Elle lui a fait connaître le Dancaïre, et José, par amour et par crime, s'est fait contrebandier.

Il attend avec impatience le jour où Carmen, ainsi qu'elle l'a promis, viendra le rejoindre dans la montagne. Mais la gitane est retenue à Tarifa par une mission d'importance : Elle prépare l'évasion du Borgne, surpris par les douaniers et fait prisonnier après une défense désespérée. Grâce à sa « romi », le Borgne, la veille du jour où il doit être pendu, réussit à s'enfuir, après des prodiges d'agilité, en se laissant glisser le long des remparts qui dominent la mer. Il rejoint Carmen qui l'attend dans une barque, et, sous le feu des douaniers alertés, réussit à gagner le large sain et sauf.

Au bivouac des contrebandiers, le Dancaïre annonce la bonne nouvelle : Carmen va revenir avec son « romi ». Carmen est mariée ! La foudre frappant don José ne le laisserait pas plus stupéfié.





Incapable de prononcer une parole, il voit bientôt arriver le Borgne, à cheval, portant Carmen en croupe. Il reste à l'écart, immobile, et muet, et, tandis qu'au milieu des contrebandiers groupés autour du feu, le chant de Carmen, romantique et désespéré, s'élève dans la nuit, don José, dissimulé dans l'ombre, souffre éperdument.

L'aube se lève, sur la sierra farouche. Un cri d'alarme, et le campement des contrebandiers s'anime. Chacun saute sur son arme, et s'apprête à faire face au péril signalé. Mais le danger, cette fois, n'est pas de ceux qu'on combat : un peloton de douaniers cerne le camp, et les coups de feu claquent de toute part. Il faut fuir. En vain la troupe du Dancaire cherche à dépister l'ennemi : elle tombe, brusquement, dans une embuscade, et les muletiers lâchent pied. C'est bientôt, parmi les contrebandiers, un sauve-qui-peut général. Seuls, le Dancaire, le Borgne, don José et Carmen ne perdent pas la tête : Tâchant de sauver le plus précieux de leur butin, ils glissent de ravins en ravins et arrivent à se retrouver sains et saufs dans une grotte sauvage, sans ressources, ruinés par la perte de leurs mulets...

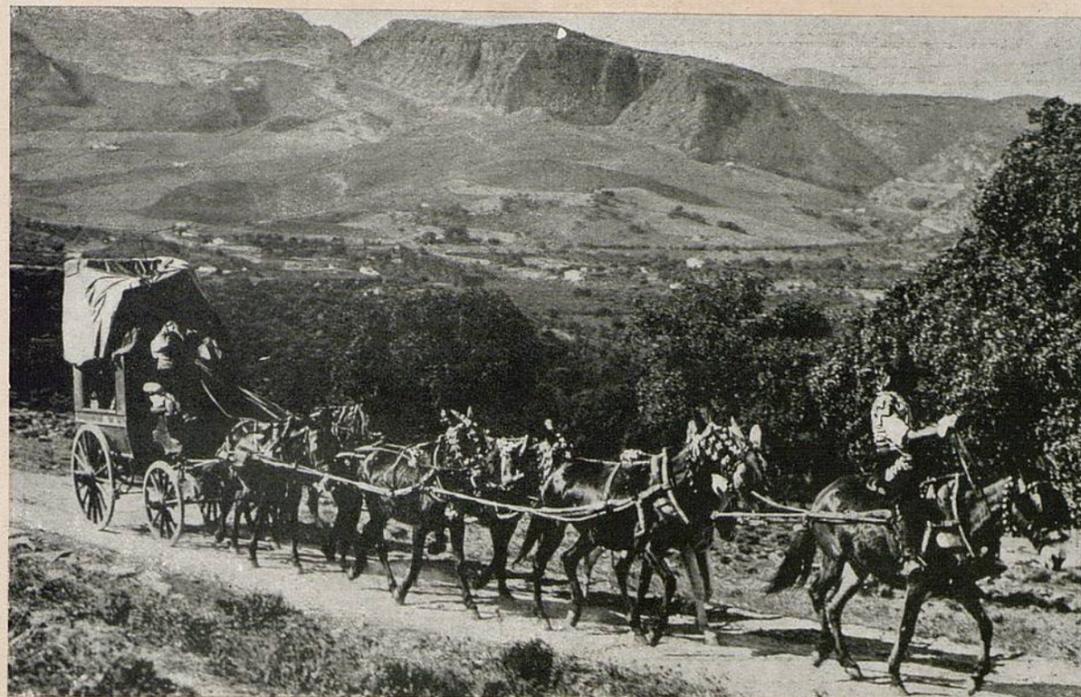
Pendant que Carmen va chercher du secours, le Borgne et José ne sont pas longs à trouver un motif de querelle : ils tirent leurs navajas, et c'est un combat sans merci qui s'engage. Tous les moyens sont bons au Borgne, et surtout les plus perfides. Don José blessé dangereusement

parvient pourtant, dans un dernier effort, à plonger son coutelas dans la gorge du traître.

Cette fois Carmen et son amant pourraient être heureux puisque rien ni personne n'est plus là pour les séparer. Mais les chiens et les loups ne sont pas faits pour vivre ensemble. La nature sauvage, passionnée, indépendante de Carmen se heurte sans cesse au caractère jaloux et autoritaire de José. Et dans la maison de Grenade où ils se réfugient, ils se querellent bien souvent. Don José sent confusément qu'une nouvelle préoccupation s'est emparée de la gitane. Obligé de rester caché, car sa tête est mise à prix, sa jalousie s'exaspère et les absences de sa compagne le torturent.

Le jour où Carmen en habits de fête le quitte pour se rendre à la ville voisine applaudir les exploits de Lucas, le picador fameux qui doit être le héros de la corrida, don José, au risque d'être immédiatement reconnu, saute à cheval et s'élance vers la ville.

La course est commencée lorsqu'il arrive, et Lucas y brille comme à l'ordinaire. Il a arraché la cocarde du premier taureau, et l'a portée à Carmen. Mais le second taureau se charge de venger don José : Lucas, soudain, est culbuté avec son cheval sur la poitrine, et le taureau par dessus les deux. C'est un mourant qu'on transporte à la chapelle des toreros. Déjà don José





est auprès de Carmen : « Partons », lui dit-il, si terrible qu'elle ne songe même pas à refuser. Au moment où il la hisse en croupe, un des spectateurs qui sortaient de l'arène à ce moment-là reconnaît José, dont la tête est mise à prix dans toutes les provinces. Il donne l'alarme, et deux lanciers vont se lancer à la poursuite des fugitifs, quand un homme saisit les chevaux aux rênes. C'est le Dancaïre, surgi d'on ne sait où, et qui sauve ainsi don José et Carmen. Son geste lui coûte la vie : un des soldats lui décharge son pistolet en pleine poitrine, et les chevaux passent sur son corps.

Au milieu d'un petit bois, don José a arrêté sa monture exténuée, Carmen a mis pied à terre. Une fois encore, le Navarrais tente de persuader la gitane : « Changeons de vie, Carmen ; suis-moi dans un autre pays, et ne parlons plus de ce qui s'est passé. Pour toi je me suis fait voleur et meurtrier : allons en Amérique, et ne nous quittons plus... » Carmen n'a qu'un mot : « Je ne t'aime plus... » Les larmes, les menaces de José n'y font rien. Elle est lasse ; elle est insensible ; elle est brave. Pour la dernière fois, il la conjure de rester avec lui : « Non, non, non, » s'écrie-t-elle, tirant de son doigt une bague qu'il lui avait donnée, et, la jetant dans les broussailles.

L'homme n'a plus sa raison : désespéré, il tire son couteau, il la frappe au cœur. Elle s'affaisse sans crier. Son grand œil noir, un moment, regarde

FILMS ALBATROS

fixement don José ; puis il devient trouble, et se ferme. Longtemps, le meurtrier, agenouillé, demeure anéanti devant ce cadavre. Enfin remontant à cheval, il galope jusqu'au premier corps de garde où il se fait reconnaître.

Ainsi finit l'histoire de Carmen, qui avait vu dans les cartes et le plomb qu'elle et son amant devaient mourir l'un par l'autre.

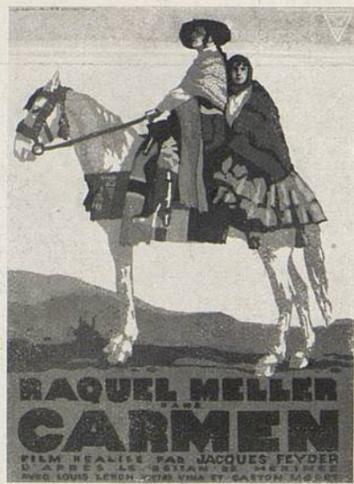
FIN



Quelques Affiches de "CARMEN"



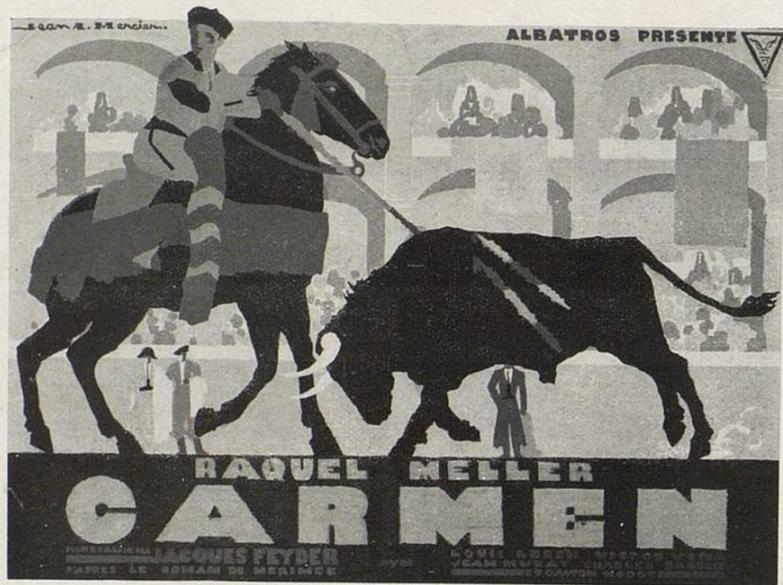
Affiche 120 x 160 d'A. Cuny



Affiche 120 x 160 de Jean A. Mercier



Affiche 120 x 160 de P. Chenal



Affiche 4 morceaux de Jean A. Mercier



Affiche 160 x 240 de Ch. Kif

Les modèles d'affiches de "CARMEN" sont au nombre de 6. Celles dont nous avons reproduit les modèles sur cette page ont été exécutées par Jean MERCIER, Alain CUNY, Charles KIF et P. CHENAL. Des collections de 77 photos 18x24 et 24x30,

noir, sépia et couleurs, une affichette 24x30, quadrichromie sur papier glacé, un portrait héliogravure 24x30 de Raquel MELLER ainsi que le présent album complètent le matériel de publicité de "CARMEN".



.....
LARENG. A. DEROIN & C^{ie}
56, Avenue Jean-Jaurès — Paris
.....